



HON. HENRY CASSETTE SMITH.

Le congressiste Smith, qui vient d'annoncer sa candidature au Sénat des Etats-Unis pour le Michigan, est le représentant du deuxième district de cet Etat depuis 1899. C'est un avocat bien connu. Il est né à New York il y a quarante-huit ans, mais il vit à Adrian, Michigan, depuis son enfance. En 1880 il a été admis au barreau, et cette même année il a fait son début dans la vie politique en qualité d'attorney de ville. Il était délégué à la convention de St-Louis en 1896. M. Smith a plaidé dans de nombreux procès célèbres.

TEMPERATURE

Du 30 septembre 1902.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D.C., 30 septembre. Indications pour la Louisiane: temps-beau mercredi, plus chaud dans l'intérieur; vents variables devenant sud et frais.

INTERRUPTION

D'UN

SERVICE PUBLIC.

Pour une cause quelconque, juste ou non, raisonnable ou non, peu importe, un grand service public vient d'être interrompu brusquement, violemment, sans que la communauté qui ne peut s'en passer, qui en a un absolu besoin, en ait été dûment avertie, sans que ceux qui en ont provoqué la suppression aient pris la moindre mesure pour le remplacer. D'un jour à l'autre, ou plutôt, d'une heure à l'autre, toute une grande ville s'est vue privée de ses moyens de locomotion et de transport. Hommes, femmes, enfants, vieillards ont été soudainement condamnés à rester chez eux, incapables de remplir leurs devoirs de famille, de profession, de religion même, sans avoir rien fait qui les expose à un pareil traitement, alors qu'ils remplissaient toutes les conditions voulues pour assurer le plein exercice de ce service public.

La raison de cette brutale interruption est étrangère à cette population. Il s'agit d'une querelle entre les directeurs d'une compagnie de chemins de fer et ses employés, laquelle dans laquelle le public n'a rien à voir et

dont on le rend injustement victime. Qui a raison dans cette lamentable affaire? Cela ne le regarde pas. Il se trouve même parfaitement incapable d'entrer dans les détails de cette controverse, et il est de toute nécessité que des tiers s'interposent entre les deux parties pour régler la question d'une façon convenable, quelque soit d'ailleurs la qualité des intervenants.

En pareille occurrence, il est nécessaire d'en revenir aux principes. Il n'est pas vrai que quand il s'agit de service public, il soit permis au premier venu de l'interrompre, sous quelque prétexte que ce soit; il faut qu'il s'exerce à tout prix et on ne peut l'abolir, momentanément ou non, que quand on a trouvé le moyen de le remplacer. Quelconque se permet une pareille interruption, sans s'être procuré les moyens de lui substituer un autre expédient que le vaillat, se rend coupable d'une négligence criminelle envers la communauté.

Telle est la question qui se pose devant le public et que le public seul ou ceux qui le représentent peuvent résoudre, et il est grand temps que l'on en finisse, car la situation est devenue intolérable.

UN

Joueur d'échecs célèbre.

A propos de la mort de Rosenthal, le célèbre joueur d'échecs, "l'Éclair" rappelle les quelques anecdotes suivantes, au sujet des dons surprenants de cet artiste en son genre, qui gagnait toutes ses parties les yeux bandés.

Tous les ans, jusqu'à ces dernières années, trente parties étaient engagées entre les joueurs émérites, et il n'était point sans exemple qu'à part une ou deux nulles il les gagnât toutes. Elles se livraient ordinairement au Cercle des Échecs et bien peu de spectacles étaient plus dignes de passionner.

Les parties se jouaient à l'aveugle: on tour de force consistait, on le sait, à ne pas regarder, l'échiquier, soit que le joueur se tiennet dans une autre pièce, soit qu'il ait les yeux bandés; on s'assure les pions et annonce le coup de l'adversaire. Ce fut Philidor qui, en jouant à Londres, eut le premier cette extravagante conception. L'abbé Hamon n'en revenait pas. "Comment peux-tu, étonnant Philidor, demandait-il, par la seule pensée,

Dans une telle obscurité, accomplir les yeux fermés, guider un échec d'honneur à travers le labyrinthe d'un échiquier?

Tout de force dont, plus tard, Méry s'étonnera à son tour:

L'échiquier s'est couvert d'un brouillard, mais tout brillait aux yeux fatigués du magique défilé.

Rosenthal fut un de ces devins magiques. Assis sur sa chaise, les yeux bandés, immobile, il semblait pétrifié en son extraordinaire maigreur. Seules, de tout son être, ses lèvres remuaient pour indiquer le coup...

Au cours de l'une de ces séances, on lui produisit un fait invariablement. Les joueurs étaient pressés par un public halotant. Il faisait une chaleur insupportable; incommode, Rosenthal demanda la permission de se lever un instant et de sortir. On le fit passer dans une pièce voisine; on renouvela l'air. Il y demeura un quart d'heure: lorsque vint le moment de reprendre sa partie, il indiqua rapidement, case par case, échiquier par échiquier—et toujours à l'aveugle—l'emplacement de chacune des vingt-cinq ou trente pièces: tours, dames, rois, roines, cavaliers éparpillés sur les deux champs de bataille.

Le mot n'est pas trop fort. L'art de la guerre et celui des échecs ont plus d'une analogie. M. Rosenthal lui-même, qui était un agréable causeur, se plaisait à cette analogie. Textuellement, il disait:

"De part et d'autre, il y a une théorie et des principes que les joueurs et les soldats les mieux doués sont également obligés de connaître. L'officier le plus brave et le plus intelligent a beau vouloir se distinguer, il n'y arrivera jamais s'il ne pioche pas sa théorie.

"Or, la sienné ressemble à la nôtre. Ne lui apprend-elle pas à développer ses troupes sur un champ de bataille, suivant des règles déterminées, à les grouper au moment opportun, pour les faire converger sur un point donné, dans le plus bref espace de temps? Ne doit-il pas chercher à se faire attaquer là où il est le plus fort, changer de front sous le feu de l'ennemi, quand celui-ci l'attaque sur un point faible; ménager la vie de ses hommes pour les moments suprêmes, où la victoire, comme on sait, reste toujours aux plus gros bataillons?"

"Nous pourrions multiplier ces comparaisons à l'infini, car les deux tactiques sont sûres: la marche que l'on suit, la méthode que l'on emploie pour réussir aux échecs, sont absolument identiques à celles que recommandent les plus grands capitaines."

M. Rosenthal s'exagérait l'importance de sa stratégie; et en se comparant aux plus grands capitaines, il risquait peut-être un peu à la comparaison. Mais cela devait s'entendre qu'il aimait un jeu où il était passé maître.

Cette faculté cultivée chez M. Rosenthal et ses émules, de jouer sans voir, tenta l'observation d'un éminent physiologiste, M. Alrad Binet. Il pria les joueurs d'échecs de se rendre à son laboratoire à la Sorbonne. M. Rosenthal n'y manqua point; il su-

bit un interrogatoire en règle et se soumit à des épreuves pratiques. La question fut, celle-ci: le vrai joueur voit-il l'échiquier dans sa mémoire? Non; il en remplace la peinture par une esquisse. La couleur des cases prend, dans son esprit, une teinte grise uniforme, à peine nuancée; quant aux pièces, ce n'est plus par leurs couleurs qu'il les distingue, mais par le sentiment qu'elles sont sous commandement. La forme ne lui en apparaît pas très nette; il ne reconnaît pas dans leur silhouette la reine, le fou, le cavalier, mais dans leur marche, leur portée, leur trajectoire. En d'autres termes sa faculté d'imagination ne garde de la pièce que l'élément essentiel aux combinaisons.

En somme, l'observation de M. Rosenthal et de ses rivaux amena M. Alrad Binet à cette conclusion: "Il n'y a que les joueurs médiocres qui se représentent les pièces telles qu'elles sont, tandis que les joueurs de première force se représentent seulement la position des pièces et leurs mouvements: au lieu d'une mémoire visuelle concrète, ils ont une mémoire visuelle géométrique."

Chronique Parisienne

20 septembre 1902.

Cet excellent Shah qui vient de partir avec tant de caisses (cinquante camions pour les transports, trois millions d'achats divers, oh! combien! des ornatifs, des phonographes, des bijoux, des poêles, des tapis persans achetés au Louvre, spirituelle réclame à la grande industrie de son pays, etc.) Ce bon monarque paraît avoir une âme douce, ingénieuse et pacifique. Il s'est beaucoup amusé à Paris, ayant pris soin de se garder des personnages officiels. Le magnifique coffret d'or orné de turquoises, qu'il avait apporté de Téhéran pour l'offrir au meilleur ami qu'il trouverait chez nous, le Shah l'a offert non à M. Loubet, il l'en a corré, mais au commissaire Paoli dont la vigilance a écarté les énergumènes tels que celui du dernier voyage, et lui a permis de goûter des plaisirs de bon bourgeois parisien.

Il allait tous les jours au Bois de Boulogne; il est allé trois fois au Nouveau-Cirque. Chocolat déguisé en femme blonde et les cabriolets de Footit le faisaient rire aux larmes. A la Comédie-Française, il est resté dix minutes; on y jouait "Horace". A l'Opéra, se désintéressant du plus cher de tous les bruits désagréables, comme il doit déflorer le chant, il a fumé des cigarettes dans sa loge (plaisir royal) et lorgné obstinément une dame très décolletée, qui devint toute rouge d'indignation et sortit avec fracas de sa loge lorsque quelques instants plus tard un diplomate en bonnet d'astrakan vint lui offrir de la présenter au Roi des Rois.

Ceci nous amène à un chapitre délicat; le Shah a-t-il apprécié la grâce des Parisiennes? Le "Petit Bleu" refuse avec pudeur de nous renseigner sur ce point:

Oserai-je maintenant aborder ce chapitre... le chapitre du cœur: si intéressant toujours quand il s'agit des têtes couronnées. Je n'aurais garde de franchir ce mur sacré, derrière lequel peut-on croire, il s'est passé quelque chose.

Le "Figaro" n'a pas tant de scrupules:

Les deux mondaines de Paris se plaignent de n'avoir pas reçu une seule marque d'honneur du Roi des Rois; elles en étaient cependant très curieuses. Mais la place était prise et les dames de Carladad, première étape du voyage, n'ont plus quitté les bagages du Shah et de sa suite. Quant à lui, une dame russe, Mme Lapinof, est partie à son côté; à Ostende, à Contrexéville, à Paris, elle n'a pas connu de rivales.

Le grand vizir avait jeté les yeux sur la femme divorcée d'un ancien ministre de Roumanie, mais il s'est montré moins constant et a refusé de la recevoir à l'Élysée Palace où elle s'était logée: il parle trop bien le français pour ne pas aimer à causer avec l'une ou l'autre. Tous les aides de camp, ministres, et jusqu'aux petits négrillons, se sont amusés à qui mieux mieux...

Nous citons pas plus loin... Détail amusant: on vit un jour l'élégant M. Crozier traverser le grand hall de l'hôtel à l'heure du défilé des jolies femmes sous l'œil amusé des Orientaux. Mais était-ce bien l'élégant M. Crozier? une redingote affreuse trop courte, trop large surtout déshabillait la grâce et sa tournure.

Les Français et Françaises ne paraissent s'empêcher de sourire, mais les Orientaux semblent pénétrés d'admiration et M. Crozier se pavannait plein de fierté. Quel était ce mystère? Imaginez que le Shah ne porta un vêtement qu'une fois et l'en voie en présent à quelqu'un qu'il veut honorer. Un de ses domestiques en livrée verte, porte solennellement la redingote à son destinataire, et celui-ci quelle que soient son âge et sa taille, la revêt et la porte avec orgueil toute une journée. Comme le Shah est très gros, cela produit parfois des effets comiques. Comme dans le cas de M. Crozier, qui avait plus au Shah par ses monstaches de chat, et à qui Muzaffer-ed Din avait envoyé sa redingote de la veille.

C'est un usage qui remonte à Darius, à bien voulu nous dire M. Crozier, avec érudition et fierté.

Le général André (qui a reçu lui, du Shah, une boîte de cigarettes en or incrustée de bulles pierres et l'a empochée avec une extrême satisfaction) s'est vu offrir au cours de son dernier déplacement un beau bouquet par une jeune fille: Ponchon tout saisi d'une attention si singulière, épanche sa rancœur dans le "Courrier Français". Facit indignatio versum.

Comment pètes vous connaître sans entrer dans une colère... A vous laisser toucher, sentir Par ses petites et par son blaire!

Mais quel est le sombre étio qui aversamment, va l'idée De seurrer ses vitales paires. Cette vieille pour ride!

Donc jeunesse, gardez vos fronts. Gardez vos couronnes civiques Pour ces cas extrêmes millénaires. Et pour ces soldats plus âgés...

Que si cependant vous tenez A ce sergent affreux compare Un peu de porc dans le nez. Para très largement à l'adresse.

On envoie de Brest, à un de nos confrères, cet amusant écho: Une petite soirée avait lieu dernièrement dans le monde officiel de la vieille cité bretonne. La réunion battait son plein lorsqu'un monsieur arrive un peu en retard.

—Qui dois-je annoncer? interroge le domestique en le débarrassant de son pardessus. —Annoncez monsieur Moerdes... —Plait-il? —Annoncez monsieur Moerdes...

On envoie de Brest, à un de nos confrères, cet amusant écho: Une petite soirée avait lieu dernièrement dans le monde officiel de la vieille cité bretonne. La réunion battait son plein lorsqu'un monsieur arrive un peu en retard.

—Qui dois-je annoncer? interroge le domestique en le débarrassant de son pardessus. —Annoncez monsieur Moerdes... —Plait-il? —Annoncez monsieur Moerdes...

—Et dans la maison? demanda Fleur de Rosée. Personne n'avait plus songé à la maison, Nordy haussa les épaules. —Un troupeau de femmes effarouchées! dit-il avec dédain. Il n'en viendrait pas un seulement pour savoir... Mademoiselle Marie, si vous voulez m'aider, c'est dans ce coin-là qu'elle doit être. Je les ai vus ouvrir la porte...

—Et dans la maison? demanda Fleur de Rosée. Personne n'avait plus songé à la maison, Nordy haussa les épaules. —Un troupeau de femmes effarouchées! dit-il avec dédain. Il n'en viendrait pas un seulement pour savoir... Mademoiselle Marie, si vous voulez m'aider, c'est dans ce coin-là qu'elle doit être. Je les ai vus ouvrir la porte...

Alors le domestique d'un ton navré: —Oh! monsieur... il y a des dames!

Une Pétition.

La pétition qu'on lira ci-dessous a été déposée dans nos bureaux et y demeurera quelques jours. Les personnes qui en approuvent l'objet—dames et messieurs—sont invitées à venir y apposer leurs signatures.

A l'Honorable James K. Taylor, Architecte surveillant, Washington, D. C.

Les soussignés, résidents, propriétaires fonciers et négociants de la Nouvelle-Orléans,

Respectueusement déclarent

Que le site proposé pour qu'y soit construit le nouveau Bureau de Poste de la Nouvelle-Orléans, à savoir: le carré d'îlet borné par les rues Douane, Bourgogne, Bienville et Dauphine, est des plus désavantageux pour l'objet spécial en vue. Il est immédiatement au-dessous de la rue du Canal, le grand centre commercial de la ville, à un îlet seulement dudit centre, et conséquemment à toucher des chemins de fer électriques qui tous aboutissent à la rue du Canal.

Les soussignés recommandent le susdit carré d'îlet à votre favorable considération pour le site du Nouveau Bureau de Poste.

Ils ajoutent que le choix dudit îlet maintiendrait le Bureau de Poste dans le deuxième District municipal, district dans lequel se trouve et s'est toujours trouvé le Bureau de Poste.

Signatures

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

Les amateurs de la gâté se sont donné rendez-vous, cette semaine, au Crescent pour applaudir ces deux joyeux compères que l'on appelle Murray et Mack dans la joyeuse comédie intitulée "A Night on Broadway", une des meilleures bouffonneries du répertoire.

THEATRE AUBOUBON.

Le drame émuant de "In Dark-est Russia" attire la foule au théâtre Auboubon. Pas de drames sont aussi émouvants; aussi la salle ne désemplit-elle pas depuis dimanche.

ST. CHARLES ORPHEUM.

En dépit de la grève et de l'absence de cara, il y avait une fort belle chambre au St Charles Orpheum. Le public a chaleureusement applaudi la scène de la prison de Faust par Miss E. Decker, Clodie et Abramoff, et les exercices acrobatiques de la famille Athos.

Quant à "An Uptown Flat", c'est une des plus amusantes comédies que l'on puisse imaginer.

THEATRE TULANE.

Beaucoup de monde, depuis dimanche, au Tulane, pour applaudir Miss Elizabeth Kennedy dans "Captain Jinks of the Horse Marines". Miss Kennedy y est vraiment charmante dans le rôle de Mme Trontoni, et M. Theo. Babcock donne un relief étonnant à celui de Capitaine. Ajourné'hui en matinée, même pièce; sois par conséquent.

GRAND OPERA HOUSE.

Belle chambrée, hier soir, au Grand Opera House. Malgré les intolérables inconvénients de la grève, le "Senator" obtient un suc-

ces qui ne fait que grandir à chaque représentation. M. Ralph Stewart est aperçu dans son rôle et il est entouré d'une excellente compagnie.

Un télégramme de M. Charley

M. L. P. E. Giffroy a reçu hier, la dépêche suivante: Vienna d'engager célèbre chanteuse légère, Mlle Courtenay, de l'Opéra-Comique de Paris.

F. CHARLEY.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un monsieur loue une place au bureau de location d'un théâtre.

La barabaz! lui rend une pièce en disant:

—Monsieur, je n'accepte pas les manivannes pièces.

—Alors, vous n'êtes pas comme votre directeur, répond gravement le monsieur.

Prime Musicale Gratuite.

BON DE FAVEUR.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos Abonnés et Lecteurs, que de nombreux de leur être agréables, nous avons obtenu de la Revue musicale "PARIS-PIANO", dont la direction artistique est confiée à M. Imbert, Inspecteur du chant de la ville de Paris, un BON DE FAVEUR leur permettant d'avoir un ABONNEMENT GRATUIT DE TROIS MOIS, sur un autre abonnement à cette importante revue, dont chaque numéro contient:

Celui de la 1re Série paraissant le 15 de chaque mois: HUIT PAGES de musique pour piano seul et musique complète et QUATRE PAGES de texte.

Celui de la 2e Série paraissant le 15 de chaque mois: HUIT PAGES de musique pour piano seul et musique complète et QUATRE PAGES de texte.

Pour profiter de ce BON DE FAVEUR, représentant environ QUATRE FRANCS de musique prix réel, il suffit d'envoyer son nom et adresse à M. Imbert, directeur-gérant de PARIS-PIANO, 24 rue d'Hauteville, Paris, et de joindre à la lettre de demande, 10 timbres-poste au franc, 15 centimes, ou 3 sous, pour frais divers de manutention et de port.

Revue des Deux Mondes. 15, rue de l'Entrevoie, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 septembre 1902.

I.—Dans l'Inde des Grandes Palmes, par M. Pierre Loti, de l'Académie française. II.—Le Travail dans la Grande Industrie. — I. Les Mines de Houille. — II. La Production et le Salaire. Le Contrat de Travail, par M. Charles Benoist.

III.—La paix d'Amiens.—IV. Comment la Paix fut rompue, par M. Albert Sorel, de l'Académie française.

V.—Les deux Vies, quatrième partie, par MM. Paul et Victor Marcourte.

VI.—Un Educateur Anglais.—Edouard Thring et l'École d'Uppingham, par M. Henri Bremond.

VII.—La Tendresse Collectiviste, première partie, par M. Adolphe Prins.

VIII.—Revue Littéraire.—Un Attardé du Romantisme: Jules Barbey d'Aurevilly, par M. René Doumic.

IX.—Revue Étrangères.—Un Nouveau Romancier Allemand: M. Gustave Frenssen, par M. T. de Wyzewa.

X.—Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis Charmes.

XI.—Bulletin Bibliographique.

Buvez la "Sparkling Abita Waters" 1/200 à 0,25 centime de bouteille livrée, à domicile.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No 44 Commencé le 10 août 1902

—LE—

ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GREVILLE.

XLVIII

L'ORAGNE.

Suite.

Profitant d'une sorte d'accalmie, Saint-Mesmin tourna le coin de l'étable, entre-bâilla une po-

uite porta et l'un après l'autre ils glissèrent par l'étroite ouverture en refermant le loquet.

Les éclairs ne cessèrent plus; l'air surchargé de vapeur sulfureuse, était irrespirable. Deux ou trois lanternes allumées piquaient l'obscurité de leurs lueurs faibles, quand par hasard les éclairs, s'arrêtaient un peu, permettaient de se rendre compte de l'intense obscurité. Le bruit, au dehors, croissait, terrifiant.

On entendit un craquement furieux, puis la chute d'une pluie de briques; ne cri d'angoisse y répondit. Le bâtiment trembla comme si quelque poigne géante venait l'arracher du sol, puis tout à coup, sous l'effort de la pression intérieure, toit, murailles, cloisons, bêtes et gens furent projetés au dehors, aspirés, emportés pendant que les débris retombaient, ensevelissant d'autres infortunés. La tout n'avait pas duré quarante secondes... La tornade avait accompli son œuvre.

Le tonnerre gronda encore, mais en s'éloignant avec rapidité: les éclairs, plus épuisés, illuminèrent le ciel vers l'Est; une pluie torrentielle et glacée s'abattit sur la romée.

L'étable tout entière avait éclaté comme une caisse trop étroite, jetant au dehors en ensevelissant à l'intérieur tout ce qu'elle avait contenu.

Dans l'écurie, éloignée de cin-

quante mètres à peine, Nordy resta avec ses chevaux tremblants et ruisselants de sueur glacée, appela les autres domestiques enfermés avec lui.

—Vite! vite! cria-t-il d'une voix qui restait dans son gosier; mes amis, le maître et la maîtresse sont dans l'étable, je les ai vus entrer un moment avant... Seigneur Dieu! s'ils y sont encore, ils ne doivent plus être vivants, et si la trombe les a emportés, c'est peut-être pire encore!

L'écurie, très ébranlée, menaçait ruine: la cheminée de la buanderie, qui la reliait aux étables était tombée sur le toit de planches peintes, le réduisant en esquilles, projetées au hasard; mais sauf quelques heurtissements doux et supplicants, sauf le vacarme des débris qui achevaient leur ruine, on n'entendait rien, pas un cri d'homme ou de bête.

Nordy sortit avec précaution, suivi par les domestiques; il enjamba les poutrelles, franchit des morceaux de briques et arriva jusqu'à l'étable ou plutôt ce qui avait été l'étable.

La tornade fuyait sous un ciel noir; derrière elle, sur le pays qu'elle avait ravagé, surgissait un firmament radieux d'un bleu doux et pâle, éclairé par les paisibles rayons du soleil sur son déclin. L'air était froid presque glacé.

—Ce n'est pourtant pas possi-

ble s'écria Nordy en levant ses bras désespérés, ce n'est pas possible qu'ils aient disparu, les amis et les maîtres, tout, tout!

Un souffle haletant derrière lui, le bruit de deux petits pieds dans la boue, le fient se retourner.

Fleur-de-Rosée venait à toutes jambes, laissant la vieille Rose loin derrière elle, avec un groupe d'habitants de La Chue, accourus au secours.

—Où sont-ils? demanda-t-elle même avant d'avoir assez respiré, nos maîtres, Nordy, nos maîtres!

—Les vieux serviteurs attendit le bras vers l'étable: sauf les gouttes de pluie qui tombaient dru, on n'entendait rien.

—Là-dessous! fit l'Indienne, dans un grand soupir passionné. On l'a vu dire M. Harry! Ils sont vivants, Nordy, bien sûr! Ils sont vivants, dites! Évanouis seulement. On les sauvera; il faut les secourir, les réchauffer...

—Comme il fait froid! De ses fines mains grelottantes, elle était les débris morceaux par morceau, briques par briques, avec des précautions infinies, s'arrêtant seulement pour écarter ses cheveux trempés que la pluie avait ramoués sur son visage.

—Allez, Marie, ce n'est pas de l'ouvrage pour vous, allez! dit Nordy plein de pitié.

—S'il est bon pour vous, il est bon pour moi, répliqua la fille.

en s'acharant à sa triste besogne.

Des hommes arrivaient en hâte de La Chue. La tornade avait respecté toutes les maisons, toutes les vies humaines, sauf ce pauvre bâtiment où s'était épuisée sa fureur. Le reste du pays en était quitte pour quelques arbres déracinés, des vitres cassées, des palissades arrachées.

—Et dans la maison? demanda Fleur de Rosée.

Personne n'avait plus songé à la maison, Nordy haussa les épaules.

—Un troupeau de femmes effarouchées! dit-il avec dédain. Il n'en viendrait pas un seulement pour savoir... Mademoiselle Marie, si vous voulez m'aider, c'est dans ce coin-là qu'elle doit être. Je les ai vus ouvrir la porte...

Lentement, pieusement, avec des précautions infinies, les hommes retirèrent planche après planche, puis de grands battants, touchés comme des châteaux de cartes... Un gémissement se fit entendre à l'autre extrémité.

—Il doit y avoir trois hommes par là, fit Nordy; allez-y voir vous autres; ici, deux et moi, et la petite ça suffira...

Le travail minutieux fut repris, pendant qu'on dégagait à l'autre extrémité de l'étable deux hommes vivants sur trois; le troisième avait reçu une pierre

sur la tête. Sans avoir eu le temps de pousser un cri, ni de comprendre la mort, il avait expiré.

Enfin, Fleur-de-Rosée sentit sous ses doigts pressés une main douce et volétoie, une main qu'elle connaissait bien, l'ayant baisée tant de fois! La main était encore tiède, presque souple...

—Oh! Nordy, fit-elle tout bas, ils sont là!

Une grosse poutre, tombée en travers, avait frappé les deux poitrines du même coup. La main dans la main, à peine un peu de mousse sanglante aux lèvres, ils avaient l'air de sourires, heureux d'être partis ensemble, sans avoir la douleur de se pleurer...

Quand on eut déblayé autour d'eux et que leur dépouille fut visible, aussi noble dans la mort qu'elle l'avait été dans la vie, les hommes restèrent découverts, muets, atterrés. La vieille Rose tordait en pleurant ses mains noueuses. Fleur-de-Rosée ne pleurait pas et regardait de ses yeux sombres.

—Ah! mes maîtres, mes bons maîtres! gémissait la vieille et fidèle servante.

La jeune Indienne parla d'une voix grave:

—J'ai tout perdu, dit-elle, tout ce qui m'aimait sur la terre. Mais vous, vous avez un maître, il sera bon pour vous... Prévenez M. Harry. Moi, je n'ai plus rien.

Je n'ai plus personne! Elle jeta sur sa tête le pan de son tablier et s'agenouilla près de ses maîtres qu'elle ne quitta plus qu'au cimetière.

—XLIX—

UNE ENTREVUE

La nouvelle du sinistre attira la moitié au moins des propriétaires de la province et des environs.

Cette mort foudroyante avait jeté sur la contrée une terreur grave et recueillie.

L'absence de Harry, qu'on savait en route, la pensée de ce fils qui attendait au retour ce fils si tendre, si respectueux, si obéissant de lui-même, attendrissait les cœurs les plus indifférents.